

## Comptes rendus

### Ethnologie française

#### Sommaire

*La danse traditionnelle en France. D'une ancienne civilisation paysanne à un loisir revivaliste*

[Yves Guilcher, 1998]  
par MARIE-THÉRÈSE DUFLOS-PRIOU

*L'adieu au corps*

[David Le Breton, 1999]  
par ANDRÉ RAUCH

*Les nouvelles fêtes calendaires en question. Fêtes et traditions occidentales*

[Nadine Cretin, 1999]  
par MARTIN DE LA SOUDIÈRE

*Rites et rituels contemporains*

[Martine Segalen, 1998]  
par LAURENCE HÉRAULT

*Les supporters de football*

[Nicolas Roumestan, 1998]  
par GILLES RAVENEAU

*Manhattan ou la mémoire insulaire*

[Anne Raulin, 1997]  
par JEAN-PIERRE HASSOUN

*Instructions pour un Recueil général de poésies populaires de la France (1852-1857)*

[Jacques Cheyronnaud (édité et introduit par), 1997]  
par DENIS LABORDE

*Chants de Passion. Au cœur d'une confrérie de Sardaigne*

[Bernard Lortat-Jacob, 1998]  
par FRANÇOISE ESCAL

*La santa compañía. Fantasías reales, realidades fantásticas*

[Carmelo Lisón-Tolosana, 1998]  
par BERNARD TRAIMOND

*Les fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*

[Alain Ballabriga, 1998]  
par LUCIE BOLENS

*Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*

[Valérie Feschet, 1998]  
par ARIANE BRUNETON-GOVERNATORI

*Mémoire et identité*

[Joël Candau, 1998]  
par HENRI-PIERRE JEUDY

*Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix, 1900-1960*

[Chantal Collard, 1999]  
par MARTINE SEGALIN

Yves Guilcher

*La danse traditionnelle en France. D'une ancienne civilisation paysanne à un loisir revivaliste*

Saint-Jouin-de-Milly, FAMDT-Éditions, 1998, 276 pages.

par Marie-Thérèse Duflos-Priou

Comme l'indique son sous-titre, cet ouvrage a pour objet le passage de la danse traditionnelle telle qu'elle était pratiquée par ses acteurs « naturels » dans la civilisation paysanne française (vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) à une pratique actuelle, le « revivalisme », réalisée dans un cadre et un esprit totalement différents. Pour

autrefois et pour aujourd'hui, l'auteur situe la danse traditionnelle dans son cadre historique, géographique et humain (social, psychologique et somatique) et montre comment elle s'y insère et prend forme en même temps qu'elle en est représentative. Cette prise en charge globale de la danse ne peut reposer sur la simple collecte : elle requiert une enquête aussi rigoureuse que possible. Pour en décrire les exigences et les limites, Yves Guilcher se réfère à ses propres parents, Jean-Michel et Hélène Guilcher, ethnologues de la danse reconnus ayant participé aux enquêtes de terrain du Musée national des Arts et Traditions populaires.

Après avoir écarté les théories spéculatives sur l'origine de la danse, l'auteur précise sa problématique :

comme les levers et les couchers simultanés du soleil. Les centres anciens comme Delphes basculent vers l'Atlantide. La navigation reste une activité de pauvres, les champs et les jardins continentaux constituent le nouvel idéal économique. Les Phéaciens géants sont devenus les apôtres de l'hospitalité, leurs vaisseaux ont acquis la rapidité de la pensée pour ramener Ulysse endormi dans ses foyers. Un tel développement date du V<sup>e</sup> siècle : il n'abolit pas les mythes anciens, mais il élargit historiquement le cadre primitif où dominait le nom d'Hésiode, avec le *Catalogue des femmes*.

Qu'Ulysse ait voyagé ou non sur les lieux cités, Homère et les homérides ont créé un merveilleux cosmographique fondé rationnellement ; Alain Ballabriga s'efforce d'analyser la chronologie des éléments qui le constituent et de discerner l'ancien sous le plus récent, le poétique sous le mythologique. Homère et les poètes homérides y sont totalement présents, conscients de leur nouvel apport.

Nul doute que la pertinence de la démarche ne fasse des *Fictions d'Homère* une référence ethnographique et culturelle de la nouvelle « question homérique ». ■

Valérie Feschet

*Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*

Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998, 245 pages.

par Ariane Bruneton-Governatori  
Université de Pau et des Pays de l'Adour

Lors d'une enquête sur le rapport à l'écrit des habitants de la vallée de l'Ubaye en Provence alpine, l'ethnologue Valérie Feschet est confrontée à une réalité qui l'étonne : la présence, dans certaines maisons, d'archives familiales comprenant, entre autres, des actes notariés du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

On pourrait penser que la découverte de ces « papiers de famille » entraîne l'ethnologue sur le territoire de l'historien. Comme celui-ci, elle découvre avec bonheur et délices les sources d'informations que sont les actes notariés. Pas tout à fait, car V. Feschet ne dissociera pas l'aspect matériel et le contenu : « *L'écriture est aussi une matière, un objet.* » [P. 10]

Ce point de vue ainsi posé, l'auteur nous fera partager ses préoccupations : dans quelle pièce, quel meuble, quelle partie du meuble, les papiers sont-ils gardés ? Dans quels contenants et dans quelles conditions : cartons, caisse, chemises, sont-ils triés ou en vrac ? Et selon quelles modalités : pliés, dépliés, mélangés, regroupés ? D'observation en question, l'auteur passe en revue les dangers qui menacent ces documents : d'abord, les rongeurs, et l'ethnologue en profite pour esquisser la place

que tiennent ces animaux dans la réalité quotidienne des habitants. Puis les incendies : ce sera l'occasion de digressions pertinentes sur les désastres susceptibles d'affecter les maisons. Ensuite, la destruction par désintérêt et perte de sens ; à moins que ces papiers ne « revivent » grâce à un « reprenneur » qui, les trouvant dans une décharge où ils sont fréquemment déposés, les y récupère, s'appropriant ainsi leur valeur symbolique.

On l'aura compris, ces papiers de famille sont en fait des prétextes à approcher la communauté dans son fonctionnement même. Des « Tiroirs et cartons » (première partie) aux « Structures et tempéraments » (deuxième partie), l'auteur souligne combien et comment l'attention portée aux réalités matérielles peut être un moyen d'accéder aux sphères de l'immatériel, au fonctionnement même du système de transmission des biens et des rôles au sein de cette vallée provençale caractérisée par un système d'organisation en famille souche avec partage précipitaire.

La traque des documents mais aussi l'attention extrême portée à la façon dont ils lui sont confiés conduiront l'ethnologue de maison en maison, d'héritier à belle-fille, de gendre à neveu, et l'amèneront à s'intéresser aux détenteurs mêmes des papiers de famille. Et c'est ainsi que l'auteur, dans une troisième partie intitulée « Les sentiments nostalgiques », s'interrogera sur les mécanismes qui les ont poussés à communiquer, ou non, la précieuse matière et de quelle façon ils le font, en la faisant languir, en les donnant par petits bouts, en les monnayant en termes d'affectivité, etc.

Bien que le nombre de cas qu'elle a rencontrés et analysés (une dizaine environ) ne l'autorise pas vraiment à établir des conclusions générales, deux points au moins paraissent nettement se dégager.

En premier lieu, ce que l'on appelle « papiers de famille » sont en réalité des « papiers de maisons » qui « *tracent au fil des siècles des ruisseaux qui confluent petit à petit les uns vers les autres* » [p. 28].

Enfin, ce ne sont pas forcément les héritiers des maisons, de la lignée, qui en sont les plus proches ou les défenseurs, mais les « pièces rapportées », car la possession de ces documents légitime l'appartenance à la famille et à la maison.

Paradoxalement, c'est peut-être surtout aux historiens que ce travail s'adresse. Ceux-ci, familiers de cette matière qu'ils trouvent en abondance dans les archives publiques, n'ont guère l'occasion ou l'opportunité de s'interroger sur sa conservation ni plus largement sur les relations qu'elle a eues, ou a encore, avec le groupe dont elle émane et au sein duquel elle est susceptible d'acquiescer un sens au-delà de l'utilitaire.

Mise en forme dans une jolie langue aux expressions imagées (par exemple : « *Pour couler harmonieusement, l'eau doit d'abord se répandre en noir sur le papier* », à propos des actes notariés touchant à l'irrigation), cette recherche, mettant en évidence les mécanismes culturels qui président à la survie d'une mémoire dont la fragilité naturelle

est accrue par l'explosion du système de transmission et d'exploitation des biens, met en lumière le rapport qu'une société entretient avec son patrimoine écrit, généralement passé sous silence par les historiens. Elle est donc aussi un appel évident à l'interdisciplinarité. ■

---

Joël Candau

*Mémoire et identité*

Paris, PUF (coll. « Sociologie d'aujourd'hui »), 1998, 225 pages.

---

par Henri-Pierre Jeudy  
LAIOS

La mémoire et l'identité sont-elles inséparables ? La mémoire précède-t-elle l'identité ? Ces questions ne semblent pouvoir faire sens que dans la mesure où la construction individuelle de la mémoire est absorbée par la forme collective de sa manifestation publique. « *Le travail de mémoire est alors une maïeutique de l'identité, toujours renouvelée à chaque narration.* » [P. 70] Ne considérant pas qu'il s'agit là d'une forme très contemporaine de la patrimonialisation de soi, l'auteur, se fondant sur la notion de « *cadres sociaux de la mémoire* » qu'a proposée Halbwachs, étudie d'abord comment la mise en mémoire s'organise autour d'une tentative de mise en ordre du monde par le travail de production, individuel ou collectif, d'un « *champ du mémorable* ».

Cette distribution symbolique de la transmission se réalise grâce au jeu social de la mémoire et de l'identité, dans un processus de « *mémorisation en acte* » qui ne suit pas la forme prosaïque de l'histoire, parce qu'il demeure « *traversé par le désordre de la passion, des émotions et des affects* ». L'intensité constructive de la mémoire, démontrée dans cette étude sous toutes ses formes de telle façon qu'il est impossible d'en contester l'incroyable potentiel symbolique, trouve, par exemple, sa « *ressource identitaire* », dans le souvenir des tragédies. « *C'est la force de la mémoire des tragédies d'être toujours prête à hanter les individus et les groupes qui estiment en être les gardiens.* » [P. 153]

C'est la dialectique de la commémoration et de l'amnésie qui semble le mieux exprimer la relation vivante et toujours actualisée entre la mémoire et la « conscience identitaire ». Mais la commémoration n'est pas seule à s'inscrire dans une procédure institutionnelle qui gère, d'une certaine façon, l'oubli par l'occultation arbitraire d'événements tragiques. La volonté affichée de ne pas oublier est aussi devenue une règle contemporaine de la réappropriation identitaire des tragédies. On n'échappe plus à la production institutionnelle du mémorable, elle-même fondée sur l'impératif moral de la surexposition identitaire des mémoires individuelles ou collectives.

Lorsque Joël Candau invoque la nécessité de s'intéresser aux modalités de la patrimonialisation afin de mieux cerner les rapports qui se nouent entre la mémoire et l'identité, il récuse le pouvoir globalisant de cette « *hystérie patrimoniale* » contemporaine. Les anthropologues ont besoin de préserver leur propre matière symbolique, ils ne sont pas prêts d'admettre que la « *police patrimoniale* », à l'échelle du monde, a déjà aboli les diversités mémorielles par l'encadrement identitaire de leur exposition médiatisée. Ils préfèrent croire encore à l'inépuisable richesse symbolique qui concourt à la production patrimoniale. On ne peut, selon l'auteur, déplorer « *l'effondrement des grandes mémoires* », en considérant que « *les mémoires contemporaines seraient des mosaïques sans unité, faites des débris des grandes mémoires organisatrices qui ont volé en éclats* » [p. 183].

Il faut au contraire croire en une assomption de mémoires et d'identités vivantes, en un « réenchante-ment » qui tiendrait à la reconnaissance nécessaire et vitale de la perte. Cette vision pour le moins moraliste et pleine d'espoir, et qui suppose, toujours selon l'auteur, la relation harmonieuse entre une « *mémoire juste* » et une « *identité qui aurait la même qualité* », cette vision qui prétend prendre l'allure d'un défi, demeure bien timorée au regard de l'ordre institutionnel contemporain d'une « bonne » gestion des mémoires individuelles ou collectives. La socialisation actuelle de la mémoire n'a pas de commune mesure avec les « formes sociales » de la mémoire, telles qu'elles sont présentées par Halbwachs, elle correspond à une procédure d'objectivation qui trouve son aboutissement dans la voie de la patrimonialisation. Cette socialisation fait de la mémoire un objet, et l'on peut toujours entretenir l'illusion que cet objet reste bien vivant, il n'empêche qu'il satisfait d'abord à la reproduction de l'ordre spéculaire des mémoires identitaires. ■

---

Chantal Collard

*Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix, 1900-1960*

Montréal, Boréal, 1999, 194 pages.

---

par Martine Segalen  
Université de Paris X-Nanterre, IPRAUS

La réalité québécoise est mal connue de ce côté-ci de l'Atlantique, et nous nous imaginons souvent que les sociétés paysannes peuvent y être analysées selon les caractéristiques qui ont été mises en lumière dans le vieux monde. Comme Gérard Bouchard l'a montré dans son ouvrage *Quelques arpents d'Amérique*, qui concernait principalement la région du Saguenay<sup>1</sup>, les sociétés québécoises ont une histoire et un fonctionnement social qui leur est propre, dans un contexte de

Valérie Feschet

**Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine**

Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence  
1998, 246 p., bibl., ph., graph.

DANS CETTE ÉTUDE de plusieurs lots de papiers de famille conservés par des particuliers en Ubaye (Provence alpine), Valérie Feschet pose un regard original sur l'histoire sociale, la mémoire familiale, et, au-delà, sur les relations familiales face au changement socioculturel.

Les papiers de famille apportent un éclairage inédit sur les siècles passés de cette terre de droit romain, où l'écriture a joué depuis fort longtemps un rôle social essentiel. À les lire, on revit au quotidien des temps où la possession de la terre, les droits de passage et les droits sur l'eau étaient des enjeux centraux. On s'étonne de voir combien l'habitude du procès était ancrée, même, et peut-être surtout, parmi les plus pauvres. On comprend mieux les grands points d'inflexion de la vie de ces paysans propriétaires : se marier, hériter, acquérir, transmettre, chacune de ces étapes étant l'occasion de négociations et de conflits laissant des traces écrites.

Si Valérie Feschet nous informe sur le passé en Ubaye, ce n'est pas là, cependant, qu'il faut, d'après moi, chercher l'apport le

plus décisif de l'ouvrage qui, comme l'indique son titre, est une ethnographie et non un livre d'histoire. L'auteur construit son propos autour de deux lignes de forces qui s'allient pour donner au volume sa cohérence et son originalité. Premièrement, les papiers de familles sont considérés comme des objets, fragiles et résistants tout à la fois. On décrit leur état, l'endroit où on les met, la façon de les conserver, et l'on évoque les forces matérielles qui les menacent : incendie, rats, ruine des maisons. Les papiers de familles sont donc révélateurs de la culture matérielle et de ses transformations. En second lieu, ils nous renseignent aussi sur les relations entre héritiers et non-héritiers, hommes et femmes, parents et enfants, dans un contexte de rapide mutation socioculturelle.

Car les biens symboliques sont, tout comme les biens matériels, objets de stratégies et d'enjeux liés aux identités sociales. Jusqu'à il y a peu, l'un des fils devenait l'héritier de la maison paternelle, à charge pour lui de loger ses parents et de subvenir à leurs vieux jours, tandis que les non-héritiers étaient condamnés à une migration plus ou

moins lointaine. Le statut d'héritier, qui pouvait passer pour enviable jusqu'au début de ce siècle, a été de plus en plus considéré comme un fardeau, les héritiers étant cloués à leur résidence et à leur position sociale alors que la mobilité géographique et professionnelle ouvrait de nouvelles perspectives aux non-héritiers. De ce fait, les héritiers ont une attitude ambiguë face aux papiers de familles, attitude qui révèle un mélange de vénération et de haine pour un lignage dont ils sont tout à la fois les ultimes dépositaires et les victimes.

Les non-héritiers, quant à eux, doivent faire face à leur nostalgie. Non seulement ils n'habitent plus les murs dans lesquels ils ont grandi, mais ils ne possèdent que très peu des papiers et objets qui ont marqué leur enfance et leur jeunesse. Ceux-ci sont dans les mains des « belles-sœurs », les épouses d'héritiers, dangereuses parce qu'enclines à la politique de la *tabula rasa*, pour des raisons d'efficacité domestique. Les « belles-sœurs » sont en effet confrontées aux deux impératifs contradictoires que sont l'ordre ménager, qui justifie la destruction des vieux papiers, et la mémoire familiale, qui appelle leur conser-

vation. Elles sont soumises, dans le même temps, aux servitudes de la cohabitation avec les beaux-parents.

Ces constellations familiales, définies par l'inégalité devant l'héritage et la patrilocalité, se caractérisent par une forte sensibilité à tout ce qui touche au traitement symbolique du passé, expliquant l'hésitation des individus à mettre leurs papiers de famille à disposition de l'anthropologue. Bien entendu, la progression des migrations et de la néolocalité est en train de faire disparaître ce modèle de relations, d'où, sans doute, une gestion différente de la symbolique familiale par les nouvelles générations, thème qui pourrait faire l'objet d'un autre ouvrage.

L'auteur organise les idées et les thèmes de manière très libre, en apportant un soin particulier à l'écriture. De nombreux extraits d'interviews parsèment le texte, illustré de plusieurs photos. Outre son intérêt intellectuel, l'ouvrage incitera ses lecteurs à découvrir ou à redécouvrir leurs propres papiers de famille.

Eric Widmer

